

DANS LE SILLAGE
DES OIES SAUVAGES

DU MÊME AUTEUR

- Le Journal d'un loup*, Les Éditions Noir sur Blanc, 1999
La Maison au bord de l'Oniégô, Les Éditions Noir sur Blanc, 2006
Dans les pas du renne, Les Éditions Noir sur Blanc, 2009
Portage, Les Éditions Noir sur Blanc, 2010

MARIUSZ WILK

DANS LE SILLAGE
DES OIES SAUVAGES

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Lotem geşi*

© 2012, Les Éditions Noir sur Blanc / Mariusz Wilk

© 2013, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-300-8

*À Martoucha
pour son troisième Noël,
de la part de son papa*

PROLOGUE

Le chemin naît de la marche...

ZHUANGZI

Mon affaire, si je peux m'exprimer ainsi,
c'est de poursuivre mon chemin, où que je
sois.

KENNETH WHITE

Savez-vous ce qui distingue le voyageur du vagabond ? Eh bien, c'est que les routes du voyageur mènent toujours à un but, qu'il soit de découvrir les sources de l'Amazone, de livrer un « duel avec la Sibérie » ou de collecter des données sur la tribu Hutu ou sur le sexe thaï, alors que le but du vagabond, c'est la Route en soi. Si le voyageur finit toujours par revenir de ses voyages, le vagabond, lui, poursuit inlassablement son chemin... Et si même il fait halte quelque part, séduit par la beauté d'un lieu perdu (la durée des envoûtements est élastique), cela ne signifie pas qu'il ne reprendra pas sa route. En effet, vagabonder est un *état d'esprit*, ce n'est pas une activité – un métier ou un loisir – comme voyager. Ryszard Kapuściński fut un grand voyageur du xx^e siècle. Kenneth White, à mes yeux, est le modèle du vagabond contemporain.

Les façons dont on rencontre un livre sont très variées. Parfois, c'est vous qui en cherchez un, mais d'autres fois c'en est un qui vous trouve. *La Route bleue*, de Kenneth White, m'attendait à la loge de la maison du Globe¹, à Cracovie, dans une enveloppe grise à mon nom. J'ignore qui l'y avait déposé. Peut-être un lecteur qui avait assisté à la présentation de *La Maison au bord de l'Oniégo*² au club Alchemia. C'était en mai 2006. Je n'avais jamais entendu parler de l'auteur du concept de « nomadisme intellectuel ».

Je partis sur *La Route bleue* de White en sirotant un café matinal au petit bar de mon hôtel de la rue Sławkowska. Dès la première page, je fus totalement transporté par ma lecture. Parvenu à la phrase : « Peut-être l'idée est-elle d'aller aussi loin que possible – jusqu'au bout de soi-même – jusqu'à un territoire où le temps se convertit en espace, où les choses apparaissent dans toute leur nudité et où le vent souffle, anonyme³ », je sus que j'avais trouvé en lui un nouveau frère, un homme « prisonnier de l'exil occidental », pour reprendre ses mots, qui devait passer par le Nord pour trouver son Orient.

Je jetai un coup d'œil à la notice biographique qui figurait à la fin du livre. Né à Glasgow en 1936, il fait des études de lettres et de philosophie d'abord dans sa ville natale puis à Munich et à Paris à partir de 1959, et passe ses étés dans une vieille ferme de montagne où il étudie la pensée orientale. En 1963, il enseigne la poésie française à l'université de Glasgow. Il s'établit en France en 1967, dans les Pyrénées-Atlantiques, et vit actuellement dans le nord de la Bretagne. Après une thèse de doctorat sur le nomadisme intellectuel, il obtient en 1983 une chaire de poétique du xx^e siècle à la Sorbonne. Il fonde l'Institut international de géopoétique et

1. Siège de l'éditeur polonais de Mariusz Wilk. (*Sauf mention contraire, les notes sont de la traductrice.*)

2. Mariusz Wilk, *La Maison au bord de l'Oniégo*, trad. du polonais par Robert Bourgeois, Les Éditions Noir sur Blanc, 2007.

3. Kenneth White, *La Route bleue*, trad. de l'anglais par Marie-Claude White, Grasset, 1983, p. 12. Toutes les citations de *La Route bleue* sont tirées de cette édition.

dirige les *Cahiers de Géopoétique*. Auteur de plus d'une vingtaine d'ouvrages, il est couronné par le prix Médicis étranger pour *La Route bleue*, par le prix Alfred de Vigny pour son recueil de poésie bilingue *Atlantica* et par le grand prix du Rayonnement français de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Il y avait matière à réfléchir. Je revins au début du livre. Mon café avait refroidi.

La Route bleue raconte le voyage à l'aventure que fit White à travers le Labrador. Pourquoi le Labrador ? Parce qu'il en avait assez de « l'occupation du monde par Jéhovah¹ ». Son expédition dans le Grand Nord était un moyen d'échapper aux Saintes Écritures et à la confusion intellectuelle qu'elles avaient entraînée. Il escomptait qu'au Labrador il verrait son propre visage originel. « Ce qu'il me faut avant tout en ce moment, avouait-il, c'est de l'espace, un grand espace de vie pour la méditation ultime². » Au Labrador, il cherchait aussi des tribus parce qu'il en avait soupé des nations et des États. « Et merde ! On ne peut pas rester écossais toute sa vie, lus-je en finissant mon café. Il faut savoir sortir de son trou et se mêler au monde³. »

– Et merde ! répétais-je à sa suite en payant l'addition. On ne peut pas rester polonais toute sa vie.

Ainsi, pendant des jours, je me fis l'écho de Kenneth. *La Route bleue* est lapidaire, j'en connus donc bientôt par cœur la plupart des phrases. D'ailleurs, elles me trottaient toutes seules dans l'oreille grâce à la traduction de Radosław Nowakowski (le batteur du groupe Osjan⁴). Radek en avait magnifiquement rendu l'étonnante mélodie qui fait penser au chant guttural des chamans de l'Altaï et de Touva. J'aurais pu contresigner une phrase sur deux de White. Ses réflexions sur l'appauvrissement de la culture occidentale et son espoir qui repose sur les Autres se rapprochaient des miennes (ses

1. *Ibid.*, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 18.

4. Radosław Nowakowski (1955), écrivain, traducteur, voyageur et musicien. Osjan [Ossian], groupe de musiciens polonais créé au début des années soixante-dix.

Innus rappelaient mes Samis ; chez les premiers comme chez les seconds, la Nature est une présence commune et non pas domination et asservissement). Nous citons les mêmes auteurs, de Thoreau à Bashō, et appartenions à la même compagnie des « oies sauvages » humaines.

Ensuite, la prose rythmée de Kenneth bivouaqua avec moi dans la péninsule de Kola, en parfaite harmonie avec la musique des Samis. J'achevais alors l'écriture de *Dans les pas du renne*¹ et projetais de clore ce livre sur un entretien avec White. Las, personne parmi mes connaissances ne put me procurer son adresse.

Pour finir, nous nous rencontrâmes au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, sur la côte nord de la Bretagne. Cette petite ville située sur un grand rocher entouré par la mer fut des siècles durant la place forte des corsaires français. Alexandre Dumas la comparait à un nid d'oiseaux marins. Le navigateur Jacques Cartier, qui découvrit le Canada en 1534, naquit et mourut à Saint-Malo, et c'est là qu'appareillèrent, en 1649, les vaisseaux chargés de prostituées en vue du peuplement de la nouvelle colonie française. C'est là aussi que naquit l'écrivain romantique François René de Chateaubriand, qui se fit ériger sur l'îlot du Grand Bé un tombeau où Gustave Flaubert, venu là en 1847, cueillit une fleur en souvenir pour l'envoyer à sa maîtresse – la sépulture était encore vide, l'auteur d'*Atala* ne décéda qu'un an plus tard. Difficile de trouver meilleur lieu de rendez-vous pour les « étonnants voyageurs ».

Nota bene, tout au long de sa route vers le Labrador, White ne se sépare pas de *Voyages de découverte au Canada* de Cartier, réédités à Paris en 1968². Il avait été marqué par une intéressante coïncidence : « [...] beaucoup de ceux qui vivaient en France à ce moment-là souhaitaient la fin d'une culture

1. Mariusz Wilk, *Dans les pas du renne*, trad. du polonais par Robert Bourgeois, Les Éditions Noir sur Blanc, 2009.

2. Jacques Cartier, *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, Éditions Anthropos, 1968, d'après l'édition de la Société littéraire et historique de Québec, 1843.

et le commencement d'*autre chose*¹. » Cette autre chose, c'était, d'après Ken, « sortir de l'histoire pour entrer dans la géographie ». Fait frappant, le festival de Saint-Malo est organisé par un groupe de gens liés à cette époque, que certains qualifient malicieusement de *gauche caviar* sous prétexte qu'ils se goinfraient d'œufs d'esturgeon et rouleraient en Jaguar. Je ne cache pas que je me sens plus proche de la gauche caviar que de la droite inculte à la Giertych² ou à la Le Pen. Donc, sans être amateur de ce type de rassemblement, j'avais accepté l'invitation au festival Étonnants Voyageurs avec curiosité.

L'idée de commencer la manifestation à la gare Paris-Montparnasse, d'où un train spécialement affrété (le *Train du livre*) nous emmenait à Saint-Malo, m'avait plu, car on fait plus facilement connaissance en voyage. Je remarquai tout de suite que quelques-uns venaient de très loin. Leur regard vif et vigilant trahissait la concentration typique des vagabonds. Néanmoins, la majorité des passagers faisait penser à une petite colonie d'oiseaux distraits. Ils se retrouvaient bruyamment en se claquant des bises sonores sur les joues et en prenant de grands airs. C'étaient les éditeurs, les journalistes, les critiques et les invités associés à la manifestation depuis des années.

Les paysages de la Normandie, ses terres fertiles, ses vaches grasses et ses fermes solides défilaient devant les fenêtres. Il n'est pas étonnant qu'il n'y ait pas eu de navigateurs ni de découvreurs de nouveaux continents parmi les Normands, leurs biens les retenaient sur place comme des ancres. Contrairement à eux, les Bretons furent transbahutés par la misère aux quatre coins du monde. Poche vide prend le vent comme une voile, disent-ils.

Saint-Malo nous accueillit avec le soleil. Puis ce furent les discours de bienvenue et le grand raout dans la cour du château (avec crustacés et coquillages, flots de vin et serveurs en costume de pirate), le kaléidoscope des têtes,

1. Kenneth White, *La Route bleue*, *op. cit.*, p. 86.

2. Roman Giertych (1971), homme politique polonais, fondateur en 2001 d'un parti nationaliste, conservateur et eurosceptique. Il fut ministre de l'Éducation de 2006 à 2007.

les poignées de main, les photos de groupe et les premières interviews. Quand soudain le temps changea. Le vent se mit à souffler, des trombes d'eau s'abattirent sur nous. Dès lors, la tempête se déchaîna sans discontinuer. La mer écumait au pied des remparts, la bourrasque déracina plusieurs arbres et il fallut fermer la grande tente sous laquelle se déroulait le salon du livre car des structures n'avaient pas résisté à la force des éléments. En considération de la sécurité des touristes, l'accès au tombeau de Chateaubriand fut interdit. Les bars et restaurants, eux, restèrent ouverts *non-stop*. Nous passions le plus clair de notre temps à manger.

Le plus grand intérêt de Saint-Malo résidait dans les rencontres qu'on y faisait¹. Et c'est sans doute dans ce but que des vagabonds du monde entier s'y rassemblent. Quand je parle de rencontres, je n'ai pas à l'esprit ces tables rondes auxquelles participent plusieurs écrivains accompagnés chacun d'un interprète (le mien était une charmante Ukrainienne prénommée Nastia, qui me traduisait du russe), car dans pareille tour de Babel, il est impossible de communiquer. Je pense à ces rencontres fortuites que l'on fait dans les cafés et les restos.

Tenez ! Prenons l'exemple de ma rencontre avec Dan O'Brien. Nous avons rencontré notre public ensemble au Café littéraire, je savais donc deux ou trois choses de lui, notamment qu'il vivait dans les Rocheuses, élevait des bisons et était l'ami des Indiens. Cependant, nos échanges avaient été confus (il y avait aussi avec nous Mélanie Wallace et Suketu Mehta), et par-dessus le marché, O'Brien n'était pas en forme, il était arrivé en retard au festival à cause d'une chute de cheval. Mais dès que je l'aperçus dans le coin le plus sombre du *Café des Voyageurs* où nous nous étions mis

1. Dans un entretien fleuve intitulé *Routes et déroutes*, Nicolas Bouvier dit à Irène Lichtenstein-Fall avoir rencontré à Saint-Malo la confrérie la plus joyeuse et la plus spirituelle du monde car personne ne s'y prenait au sérieux (entre parenthèses, je viens juste de voir que Nicolas Bouvier cite une phrase de White en épigraphe au *Poisson-Scorpion*). À Saint-Malo, j'ai compris que la confrérie des « oies sauvages » dont Ken parlait était une réalité. (N.d.A.)

à l'abri de la pluie, Tadeusz et moi, j'allai m'asseoir à sa table comme si c'était un vieux copain.

– Tu ne trouves pas que notre présence ici fait penser à la rencontre d'un bison et d'un renne ? me demanda-t-il après plusieurs tequilas.

Oui, ce type de rencontres valait le voyage. Je ne comprends pas très bien pourquoi, dans *Lapidarium*, Kapuściński, venu à Saint-Malo quelques années auparavant, ne parle que de la foule et des tonnes de livres. Il ne parle d'aucune personne, et encore moins de bisons et de rennes.

Avec Kenneth White, il s'en est fallu d'un cheveu qu'on ne se rate. J'ignorais qu'il figurait parmi les invités du festival. Le matin, à l'hôtel *Elizabeth*, l'esprit encore embrumé par les festivités de la veille, je parcourais distraitement la liste des invités (la plupart des noms ne me disaient rien) en attendant café et brioche, quand j'arrivai au mien. Par les caprices de l'alphabet, le nom de « Kenneth White » se trouvait juste au-dessus. C'était une blague ? Un sortilège ?

Je le dénichai sans problème au milieu de « la foule et [des] tonnes de livres ». Sur le stand des Éditions Actes Sud, il dédicait *La Maison des marées* à une ravissante jeune demoiselle. Lorsqu'il leva la tête, je reconnus dans ses yeux gris délavés (hyperboréens) les grands espaces bleus familiers. Nos regards se croisèrent et nous éclatâmes tous deux d'un rire tonitruant.

En effet, que pouvions-nous faire d'autre ? Moi, je ne pipais pas un mot de français et mes rudiments d'anglais avaient été entièrement balayés par la tempête venue de l'Atlantique. Ken, de son côté, ne connaissait pas un traître mot de russe, alors ne parlons pas du polonais ! Tadeusz et Vera lui glissèrent bien quelques explications, mais de toute façon, les mots étaient inutiles, les rires et les bourrades dans le dos nous suffisaient. Encore un peu, et ils vont se frotter le bout du nez comme les Esquimaux, pouvait-on se dire à nous observer. Finalement, nous partîmes en bande déjeuner à la *Taverne du Corsaire*. Ken était accompagné de sa femme Marie-Claude, et moi de l'équipe de Noir sur Blanc.

Je n'ai aucun souvenir de ce que nous avons mangé dans ce restaurant (ma seule certitude est que nous y

avons mangé). Quoi qu'il en soit, Vera et Marie-Claude n'arrêtaient pas de poser devant nous des mets délicieux, Marie-Françoise veillait à ce que nos verres soient toujours pleins, et Tadek se mettait en quatre pour jouer les interprètes. Néanmoins, il avait du mal à nous suivre car nous parlions dans un volapük où les mots, celtes ou slaves, tenaient le rôle du gazouillis des oiseaux. Autrement dit, nous communiquions dans le dialecte des gens qui, décelant chez leur interlocuteur la même nature que la leur, un même style de vie et une fantaisie intellectuelle semblable, en disent plus long d'un geste qu'avec une phrase développée.

Ainsi, par exemple, pour comparer nos maisons, *La Maison des marées* et *La Maison au bord de l'Oniég*, nous n'eûmes qu'à imiter avec la main le mouvement des vagues de l'autre côté de la fenêtre pour qu'il fût immédiatement clair qu'il s'agissait de nos maisons vagabondes.

À un moment, nous passâmes à la langue des images. Pour m'expliquer son concept de « nomadisme intellectuel », Kenneth dessina dans mon calepin une longue ligne droite symbolisant l'autoroute de la culture européenne, selon ses termes, qui s'interrompait brusquement à la charnière du XX^e siècle ou peut-être un peu après. Plusieurs flèches en partaient un centimètre ou deux avant le point de rupture. Sous l'une d'elles, White écrivit « Nietzsche », sous une deuxième, « Rimbaud », et il laissa les autres sans légende. Ces flèches représentaient les nomades intellectuels, et l'espace circonscrit l'étendue de la géopoétique.

– La géopolitique ? se fit préciser Tadek qui n'avait pas bien entendu.

– La géopoétique, répéta Ken. La géopolitique, c'est une ligne droite qui finit par un krach.

Par la suite, à chaque fois que je regardais le dessin de Ken dans mon calepin, j'avais l'impression d'avoir sous les yeux un pétroglphe des débuts du néolithique.

Savez-vous ce qui distingue un récit de voyage d'un récit de chemin ? Le premier, d'après White, est une collection de verstes, une forme de tourisme culturel (une pincée d'histoire, un soupçon de cuisine, un brin de ceci, un rien de

cela). Le second est du vagabondage au sens premier du terme. Vous écrivez sans jamais savoir où vous allez arriver ! Les récits de chemin n'ont ni début ni fin, ce sont les traces successives d'un seul et même chemin, dont le prologue apparaît parfois comme un épilogue, et l'épilogue comme un prologue.

Saint-Malo, 2007



Lac Onega



LE MIROIR D'EAU

Qui se lance à l'intérieur de cette ville ne sait jamais ce qu'il va voir l'instant d'après ni par qui il sera vu.

W. G. SEBALD

« Si nous observons la rue à travers la fenêtre, disait Kandinsky, ses bruits sont atténués, ses mouvements sont fantomatiques et la rue elle-même, à cause de la vitre transparente, mais dure et rigide, paraît un être isolé palpitant dans un "au-delà". Mais que l'on ouvre la porte : nous sortons de l'isolement, nous participons de cet être, nous y devenons agissants et nous vivons sa pulsation par tous nos sens, pour se plonger dans ce spectacle, y prendre une part active et ressentir ses vibrations de tout son être¹. »

Depuis mon intérieur, par les fenêtres, j'observe l'avenue Lénine, l'artère principale de la capitale de la Carélie ; à l'heure du déjeuner, on peut y croiser la plupart des gens de sa connaissance. Sur la gauche, on voit l'édifice imposant de la mairie et la statue d'Otto Kuusinen ; en face, le palais des Mariages (d'où nous parviennent des *Gorko ! Gorko !*) ; à

1. Vassily Kandinsky, *Point. Ligne. Plan.*, Denoël-Gonthier, coll. « Médiations », 1983, p. 25.

proximité, Ralif Safin, roi du pétrole et père de la chanteuse Alsou, fait construire un hôtel de luxe (celui-ci doit accueillir le match des prétendants au titre de champion du monde d'échecs) ; à côté, le père Nikolaï a recouvert son *osobniak*, son manoir, d'une toiture de cuivre (il lui a fallu commander en Finlande la tôle patinée verte, introuvable ici). Et sur la droite, la vue s'ouvre sur l'Onega. La bordure de pierre de la promenade fait ressembler le lac à un miroir dans un cadre ornemental.

Depuis un certain temps, je rêve d'un *konterfekt* de la ville. Pourquoi j'emploie ce mot et non les mots *paysage*, *fac-similé* ou *médailillon* ? Parce que le mot polonais *konterfekt*, emprunté à l'allemand *Konterfei* (ressemblance), lui-même emprunté au français *contrefait*, a une double signification. C'est un terme désuet qui est synonyme de *portrait* (effigie, tableau) d'une part, et d'autre part désigne une chose contrefaite, falsifiée.

Situé au bord du lac Onega, Petrozavodsk se mire en permanence dans ses eaux comme dans un miroir et, selon la grosseur des vagues ou l'angle de chute des rayons du soleil, la ville découvre son visage dans des torsions, des reflets, des foyers lumineux et des masques de toutes sortes. L'été, les nuits blanches y sourdent d'un halo mat (les maîtres anciens obtenaient le même effet en utilisant de la tempera à l'œuf), sous l'effet duquel les choses se transforment pour n'être plus que leur ombre. « Dans le paysage hivernal, remarque Constantin Paoustovski dans *Le Destin de Charles Lonceville*, deux couleurs dominaient : le gris et le blanc. La terre était blanche et c'était le ciel qui était gris et sombre. C'est pourquoi, à l'encontre des lois courantes, la lumière, au lieu de tomber, montait du sol, donnant à la ville, aux jardins transformés par le givre en de gigantesques visions de dentelles, et aux visages des passants éclairés par en dessous, une grâce rare et fantastique¹. »

Traînant chaque matin sur le boulevard de l'Onega, j'admire ce jeu de reflets, de grimaces, de déformations et d'hallucinations. Et je me dis que, pour raconter l'histoire de la capitale de la Carélie (et enfermer la réalité dans des mots),

1. Constantin Paoustovski, *Le Destin de Charles Lonceville et autres histoires*, trad. du russe par Lydia Delt et Véra Varzi, Gallimard, 1970, p. 38.

il faut osciller entre le réel et l'imaginaire. Pour paraphraser Kandinsky, il faut métamorphoser la surface matérielle du texte en l'espace illusoire de la ville.

Paoustovski arriva à Petrozavodsk en 1932, à l'initiative de Gorki, pour narrer l'histoire des établissements Petrovskié. Gorki, obsédé par le *kolektyvniï troud*, le travail collectif, avait eu l'idée d'une collection qui traiterait de l'histoire des usines et entreprises russes, dont les titres seraient écrits par un « système de brigade ». Ainsi, il projetait de déléguer dans les usines des brigades d'écrivains qui rassembleraient des documents et produiraient un ouvrage collectif dont serait gommée toute trace de style personnel. Paoustovski refusa net de travailler en brigade ; à ses yeux, un *artel*, une coopérative, ne pouvait pas plus créer de livres qu'il n'y avait moyen de jouer sur une même flûte à plusieurs. Il proposa donc en échange à Gorki d'écrire seul sur la fabrique de métallurgie fondée par Pierre le Grand au bord du lac Onega.

– Camarade, on pourrait t'accuser de fatuité et d'orgueil ! lui dit Alexeï Maximovitch en tambourinant des doigts sur la table. Enfin bon ! En ce qui me concerne, c'est d'accord. Seulement ne t'égaré pas en cours de route ! Le livre doit être prêt à temps ! Il n'y a pas de discussion possible ! Je te souhaite bonne chance !

Constantin Paoustovski découvrit la capitale de la Carélie pendant la période des nuits blanches. Petrozavodsk était alors une vilaine bourgade mal entretenue, avec des rues pavées de pierres moussues, mais la lumière nacrée que reflétait la surface lisse de l'Onega donnait aux maisons l'éclat du mica. L'écrivain loua une chambre chez une ancienne institutrice, Serafima Ionovna, puis il se mit au travail. Hélas, malgré les heures qu'il passait dans les archives à rassembler une vaste documentation historique, son sujet lui échappait. Impossible de former un tout cohérent à partir des éléments épars, et même assez bien écrits, qu'il avait pondus. Il se révélait incapable de faire revivre les événements tirés des archives et de restituer l'esprit de l'époque. Et puis on n'y sentait pas la vie des gens. Il renonça. Il se résolut à rentrer à Moscou sans le livre, parfaitement conscient d'encourir la

disgrâce de Gorki. Il réunit ses hardes et alla informer Serafima Ionovna de son départ.

– Jeune homme ! s'exclama-t-elle. Tu me rappelles mes sottes d'élèves avant un examen. Elles avaient la tête si farcie qu'elles étaient hors d'état de distinguer le détail de l'essentiel ! Certes, je ne suis pas écrivain, néanmoins j'ai comme l'impression qu'on ne peut pas écrire de force. Tu ne fais que t'énerver, ce n'est pas bon pour le travail. Ne pars pas sur un coup de tête ! Souffle donc un peu ! Va faire un tour sur le quai, le vent chassera de ton esprit les pensées inutiles et, du coup, tu arriveras peut-être à quelque chose !

Paoustovski écouta ce sage conseil et partit se promener au bord du lac. Le vent violent en provenance de l'eau lui dégagait effectivement l'esprit et lui rafraîchit les idées, et c'est sans s'en apercevoir qu'il franchit les limites orientales de la ville. Les maisons s'étaient raréfiées ; en revanche, les jardins étaient de plus en plus nombreux, des croix et des pierres tombales se dressaient au milieu des potagers. C'était autrefois un cimetière réservé aux étrangers, lui expliqua un petit vieux en train de sarcler des carottes, mais maintenant que le terrain a été distribué en lopins à cultiver, les tombes auront *skoro* – bientôt – disparu. Une stèle en granit, presque invisible sous les chardons et entourée d'une grille en fer forgé, attira l'attention de l'écrivain. Il s'en approcha et déchiffra une épitaphe en français à moitié effacée. C'était la tombe de Charles Loncville, ingénieur d'artillerie de l'armée napoléonienne, mort à Petrozavodsk durant l'été 1816.

Constantin Gueorguïevitch sentit qu'il avait enfin trouvé l'élément qui lui manquait. Le destin d'un individu ! Du cimetière, il se rendit directement aux archives municipales. Un conservateur desséché le guida dans ses fouilles. Au terme de neuf jours de recherches, ils avaient entre leurs mains le certificat de décès de Loncville, quatre lettres personnelles où son nom était mentionné, ainsi qu'une dénonciation anonyme signalant la présence à Petrozavodsk de la femme de l'ingénieur français, Marie-Cécile, venue de Paris s'occuper de la sépulture de son mari. Ce n'était pas grand-chose, mais déjà mieux que rien. Paoustovski allait broder le reste là-dessus.

La lecture des documents découverts dans les archives lui apprit uniquement que l'ingénieur d'artillerie français Charles Lonceville avait pris part à la Révolution et à la campagne de Russie de Napoléon, et que, fait prisonnier par les Cosaques lors de la bataille de Gjatsk, il avait été envoyé comme ingénieur fondeur de canons à la fabrique de Petrozavodsk où, pris de fièvre, il avait bientôt succombé.

Ce dernier détail permit à Paoustovski de montrer la capitale de la Carélie à travers le regard d'un malade atteint de fièvre maligne. Dans *Le Destin de Charles Lonceville*, les lueurs des hauts-fourneaux éclairent la ville endormie durant la nuit et extirpent des ténèbres (comme un flash) des pans d'une réalité fantasmagorique : les moustaches hérissées d'un factionnaire et un pont défoncé, le nez morveux d'un ivrogne qui braille « Tu ne sais pas, mère, combien mon cœur a mal, tu ne connais pas ma peine », ainsi qu'un avis en lambeaux informant que, en vue de la construction d'une église commémorant la visite de Son Excellence à la fonderie, deux kopecks seront retranchés de tout rouble gagné. « Sur l'eau noire du lac flottait la carte [...] du ciel nordique étoilé¹. »

Pour remplir la mission imposée par Gorki, Paoustovski prêta à Lonceville son goût personnel pour les biographies. Ainsi, non seulement l'ingénieur français lisait Plutarque à ses moments de loisir, mais il taquinait aussi la plume et démêlait la vie d'autrui comme une pelote de laine car, selon lui, il n'était pas « d'existence humaine [...] dans laquelle ne se reflète une époque, [aussi] brutale et cruelle [que] celle du règne d'Alexandre I^{er} »². En citant les prétendues notes de son héros, l'écrivain soviétique pouvait à travers le texte d'un autre blâmer à cœur joie les règles en vigueur dans les manufactures impériales et leurs administrateurs étrangers (du Hollandais Henning à l'Anglais Armstrong), sans, du reste, se départir de son rôle de reporter objectif.

Le passé révolutionnaire de Lonceville (attesté par des documents) correspondait idéalement à l'image qu'on avait

1. *Ibid.*, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 14.

d'un défenseur de la justice sociale, et l'homme faisait presque figure de précurseur du communisme par rapport aux Anglo-Saxons cyniques et imbus d'eux-mêmes qui représentaient le *samodjerjavié*, l'absolutisme russe. Il ne restait plus à Paoustovski qu'à inventer quelques dialogues et quatre ou cinq didascalies. Tenez ! Voici un passage d'une conversation entre l'ingénieur français et Adam Armstrong, administrateur des établissements Alexandrovskié à l'époque :

« – Vous êtes un gentleman et je veux vous parler en toute franchise. (L'Anglais avait des traits boursoufflés, comme coulés dans de la fonte.) *Les conséquences de Liberté, Égalité, Fraternité sont si évidentes et si détestables que la cruauté s'avère indispensable.*

Armstrong habitait une construction en hémicycle autour d'une place gazonnée. Les deux hommes s'entretenaient dans un cabinet de travail obscur qui évoquait l'intérieur d'une vieille forge encombrée d'échantillons des produits de la fabrique : des boulets en fonte, des chaînes (dont la qualité se jugeait au cliquetis qu'elles émettaient), et des modèles réduits de canons.

– *Vous êtes britannique. Vous êtes un des fils du pays qui clame à tous les carrefours son respect de l'être humain.* (Lonceville gardait la vision du dos d'un ouvrier strié de traces sanglantes.) *Comment pouvez-vous tolérer le principe du châtiment corporel ?*

Armstrong le coupa d'un ton sec :

– *Les lois des autres ne me regardent pas. Je suppose cependant que dans l'armée de Bonaparte, il était également d'usage, pour obliger les chevaux à travailler, de les cravacher et non de les gaver de sucre¹.* »

L'attitude d'Adam Armstrong envers ses ouvriers n'était pas isolée. En 1694, le Danois Butenandt, propriétaire des toutes premières manufactures métallurgiques de Carélie, avait extorqué au tsar un oukaze qui asservissait à sa fabrique les paysans du *kijski pogost*, la paroisse de Kiji, au motif qu'ils refusaient d'y travailler de leur plein gré. (Ce fut la première

1. *Ibid.*, p. 11-12.

tentative de recours au travail forcé en Europe.) Wilhelm Henning, quant à lui, se plaignit dans une lettre qu'il adressa au comte Apraxine en 1714, de ne savoir quoi faire avec les paysans paresseux auxquels tous les prétextes étaient bons pour échapper au travail, parce que ces derniers n'avaient pas peur du knout et que les pendre serait un péché.

Les administrateurs étrangers profitaient-ils des lois esclavagistes de la Russie tsariste pour exploiter le pays comme leurs colonies ? Se heurtaient-ils à des individus dont le rapport au travail était si inexistant qu'ils n'entendaient que le knout ? On peut se poser la question. Paoustovski penchait à n'en pas douter pour la première hypothèse. C'était d'ailleurs, en son temps, la position officielle de l'historiographie soviétique, que beaucoup soutiennent encore aujourd'hui.

On a découvert que Paoustovski avait inventé Charles Lonceville de toutes pièces ! Il n'y a pas eu de tombe, on n'a trouvé aucune pièce concernant l'ingénieur d'artillerie français dans les archives ni aucune trace de lui nulle part ! Seul son nom a réellement existé, mais il appartenait à un tout autre homme : François de Lonceville, mort en 1795, était le précepteur des enfants du général-gouverneur Toutolmine, gouverneur de la province d'Olonets et d'Arkhangelsk. En bref, l'histoire narrée par Paoustovski est une mystification littéraire dont l'objectif était de le sortir du mauvais pas dans lequel il s'était trouvé du fait de son incapacité à remplir les ordres de Gorki.

La chose m'a été racontée par Mikhaïl Dankov, du musée du Tourisme régional. Détail cocasse, son bureau est situé dans le palais en hémicycle où Charles Lonceville avait prétendument festoyé avec Armstrong. À l'époque, on apercevait des fenêtres une place gazonnée ; aujourd'hui, on voit une statue de Lénine entourée d'épicéas bleus (comme ceux qui bordent les murs du Kremlin). Le bureau de Micha ne ressemble plus en rien au cabinet de travail dans lequel l'administrateur du Petrovski Zavod, la Fabrique de Pierre, reçut l'ingénieur français. Chaînes, boulets et canons en modèles réduits ont cédé la place à des livres, cartes et gravures ayant trait à l'époque de Pierre le Grand. En effet, Mikhaïl

Iourevitch est en Russie l'un des trois grands spécialistes vivants de l'histoire de Pierre le Grand. L'un de ses dadas est ce qu'on appelle l'*Ossoudareva Doroga*, la Route impériale, cette voie légendaire qui relia Nioukhtcha, au bord de la mer Blanche, à Povenets, au bord du lac Onega. Piotr Alexeïevitch¹ aurait fait transporter par là en 1702 les deux frégates qui permirent à son armée de s'emparer de la forteresse de Nöteborg (d'abord baptisée Orechek puis Chlisselbourg), sur le Ladoga, lui donnant ainsi accès à la mer Baltique.

– C'était un sacré *tchouwak*, un sacré mec ! – De l'admiration perçait dans la voix de Micha. – D'ailleurs, toute l'équipe qui a fait la route de Nioukhtcha à Povenets avec lui était une sacrée bande ! Cette route marque le début de l'histoire de Petrozavodsk, mon cher ami, et avec elle, celle de l'Empire russe.

Mikhaïl Iourevitch fait partie des nouveaux historiographes russes. C'est la première génération d'historiens libérée de l'encombrante doctrine. Et, contrairement aux érudits d'avant la révolution, la génération de Dankov dispose d'un très riche fonds documentaire, d'un accès illimité aux archives et aux bourses étrangères, ainsi que de méthodes de recherche ultramodernes. Qu'ils portent des regards neufs n'a donc rien de surprenant.

– Regarde ! m'a dit Micha en posant un petit miroir de poche entre nous deux. Toi, tu vois dedans la fenêtre et la maison d'en face, et moi, la porte et la bibliothèque. C'est pareil avec les faits historiques. Quand on les observe du coin de l'œil, on n'en voit qu'un seul aspect. Il faut donc les éclairer sous tous les angles, parmi les autres faits, et laisser au lecteur la possibilité d'exercer son propre jugement. Si tu montres à quelqu'un le monde extérieur dans le miroir d'un texte, n'oublie pas que l'aspect sous lequel il le verra est celui sous lequel tu le lui montreras ! Plus il y a de reflets, plus l'image du monde est complète.

À chacune de mes rencontres avec ce grand et barbu compatriote de Lomonossov (Dankov est né à Arkhangelsk en 1954), je suis frappé par sa vivacité d'esprit, son énergie

1. Pierre le Grand.

débordante et son invraisemblable ardeur au travail, et je le quitte avec l'impression que lui aussi est un sacré *tchowwak*. Même Kostia Paoustovski n'aurait pas inventé pareil « sacré mec » !

Au cours de mes flâneries dans Petrozavodsk, ses rues et les intrigues de son histoire, je me heurte à un sujet que j'ai, semble-t-il, déjà épuisé, mais qui réapparaît sous un nouvel éclairage, avec de nouveaux reflets. Alors, que faire dans une telle situation ? Modifier mes propos et en effacer les traces, ou bien les compléter (d'un post-scriptum) en consignait mon chemin personnel ? Comme je suis parti du principe que « Le Miroir d'eau » n'est pas une visite touristique de la ville sous l'égide d'un guide, mais une forme de vagabondage à travers elle, jouer les guides qui savent tout sur tout serait une violation manifeste du genre. Donc je choisis mon chemin en escomptant que vous flânerez à travers mon « Miroir » comme moi à travers Petrozavodsk.

Il y a quelque temps, Lena Koutkova, du département des livres rares et précieux, m'a montré un numéro du *Monde de Paoustovski* dans lequel est paru en 2003 mon texte intitulé en polonais « Mon chemin de Carélie¹ ». Elle a été très étonnée d'apprendre que j'ignorais jusqu'à l'existence de cette revue et par le fait que celle-ci ne m'ait pas informé de sa publication.

Je l'ai feuilletée avec curiosité. Dans la rubrique « Un Paoustovski inconnu », j'ai pu lire des lettres et des notes de l'écrivain rédigées à Petrozavodsk à l'époque où il rassemblait des matériaux pour *Le Destin de Charles Lonceville*. Si j'en avais eu connaissance plus tôt, je me serais épargné bien des détours inutiles.

Les notes et les lettres de Carélie que Paoustovski écrit à Petrozavodsk ne révèlent pas seulement les dessous du mécanisme de sa supercherie littéraire – dont l'auteur de *Kara-Bougaz* était un véritable champion –, elles prouvent aussi que l'écrivain vivait dans un monde de fantasmes qu'il ne distinguait pas de la réalité. Ainsi, dans une lettre datée

1. « À travers la Carélie » in : *Portage*, trad. de Roger Bourgeois, Les Éditions Noir sur Blanc, 2010.

du 16 mai 1932, il fait part à sa femme de sa découverte de la tombe de Loncville en lui présentant l'épisode que nous connaissons comme si c'était la vérité absolue ! Or ses notes nous apprennent qu'il travaillait sur plusieurs variantes à la fois. Dans l'une d'elles, c'est la jolie komsomole Lena qui le conduisit sur la tombe de l'ingénieur français. Faïna Makarova, qui en a préparé le manuscrit pour l'impression, affirme qu'en réalité, ce sont les Leskov qui lui indiquèrent la tombe de Loncville. Constantin Gueorguïevitch, paraît-il, leur rendait de fréquentes visites. Comme ils habitaient dans le quartier de Zareka, situé à proximité du cimetière « allemand¹ », leurs promenades avec leur invité les menaient souvent de ce côté-là. Un jour, l'écrivain était venu leur faire ses adieux, déprimé de ne pas être arrivé au bout de son sujet. Ils s'étaient rendus une dernière fois au cimetière et là...

Là, la tête m'a tourné. C'était bel et bien l'histoire de Paoustovski, mais le rôle de la vieille Serafima Ionovna y était tenu par Maria Petrovna Leskova, qui l'avait raconté à Makarova et à l'ethnographe Nikolaï Koutkov, le père de Lena.

Quant à l'institutrice chez laquelle Paoustovski aurait logé, il ne fait aucun doute à mes yeux que l'écrivain l'a imaginée. Dans la lettre qu'il écrit à sa femme le 18 mai 1932, il disait être descendu à l'hôtel *La Maison du Paysan*. Makarova et Koutkov auraient-ils inventé Maria Petrovna ? Nikolaï Koutkov, heureusement, existe en chair et en os, je peux donc lui poser la question directement. Il s'étrangle alors de rire tout en me servant de la *brajka*² de sa fabrication.

– Maria Petrovna, ce n'est encore rien ! Figure-toi qu'un jour l'éminent érudit et poète carélien Iourka Linnik m'a raconté avoir lu dans sa jeunesse *Le Destin de Charles Loncville* et avoir retrouvé avec son équipe de pionniers la tombe abandonnée de l'ingénieur français. Ils l'avaient débarrassée des bardanes qui la couvraient. La supercherie de l'écrivain a pris le pas sur la réalité.

1. L'adjectif « allemand » désigne ici tout étranger. L'auteur donne l'explication plus loin.

2. Diminutif de *braga*, bière faiblement alcoolisée à base de fruits, de baies ou de céréales.

– Pour moi, l’histoire de Lonceville est la marque de fabrique de ta ville, Kolia. En découvrant son histoire, je me heurte constamment à la supercherie. La supercherie est le chic petrozavodskien.

Un livre distrayant, *Ingénieurs de l’âme*, de Frank Westerman, m’est tombé entre les mains. Cet écrivain hollandais effectua en 1990 un voyage sur les traces de Constantin Gueorguïevitch Paoustovski afin de confronter le monde réel avec son reflet dans ses récits. Que l’auteur du *Destin de Charles Lonceville* ait pu à ce point négliger la réalité socialiste et ne pas s’en tenir aux faits le dépassait : « J’étais ahuri que Paoustovski, même dans ses mémoires, jongle ainsi avec les faits. Un récit sur “la réalité” paré de fabulations est une chose, mais subordonner le cours de sa propre vie aux lois de l’écriture, cela trahissait une existence entre vérité et légende¹ », confesse Westerman après sa visite au siège du *Monde de Paoustovski*.

Moi, ce qui m’a ahuri, c’est l’épisode du voyage de Westerman qui se déroule à Petrozavodsk. Il se réveille à l’arrêt du train en gare d’« Usine à Pierre » (traduction libre de l’auteur, comme celui-ci le précise), se rappelle qu’« il se trouvait ici une fonderie où le tsar Pierre commandait des canons et des ancres² », puis il se rend au wagon-restaurant prendre son petit-déjeuner. Au lieu d’un serveur, c’est un chasseur qui s’approche de lui, avec des fourrures sur l’épaule, et l’homme lui propose des queues d’hermine à offrir à sa femme ou à sa maîtresse. On s’étonne que, par la fenêtre du train, Frank n’ait pas vu un ours blanc dressé sur ses pattes arrière au débouché de l’avenue Lénine sur la place Gagarine.

14 octobre

Dans la peinture de Balthus, le miroir jouait un rôle important. Non seulement en tant que symbole du Tao, comme il le dit à Costantini dans *Balthus à contre-courant*, mais également

1. Frank Westerman, *Ingénieurs de l’âme*, trad. du néerlandais par Danielle Losman, Christian Bourgois Éditeur, 2004, p. 107.

2. *Ibid.*, p. 84.

« comme moyen de contrôle pour voir une vision inusitée¹ ». Le taoïsme associait le miroir et le vide ; on enseignait même dans ses écoles de combat que l'esprit devait être comme « un miroir d'eau ». Dans l'art du paysage taoïste, la beauté, c'est la nature qui se reflète en elle-même.

Léonard de Vinci conseillait aux artistes de regarder leur tableau en cours dans un petit miroir plat, car dans le reflet ils en verraient les défauts comme s'il était l'œuvre d'un autre. Ce n'est pas par hasard que Balthus pouvait se présenter comme « un peintre occidental qui, par une coïncidence singulière, a la vision de la nature qu'avaient et ont encore les peintres orientaux ». Son œuvre est une synthèse de la vision du monde taoïste et de la tradition européenne.

Je méditais sur les miroirs de Balthus ce matin, au cours de ma balade quotidienne sur le boulevard de l'Onega. Au-dessus de l'ovale opale de la baie flottaient les vapeurs grises de l'aube (impossible de savoir à quel endroit le brouillard monte et où il retombe), la promenade était encore déserte, seuls quelques canards piétinaient nerveusement sur la balustrade en porphyre (l'excitation de l'oiseau avant l'envol), puis le soleil a fini par percer les nuages et dissiper les pâles voiles gris au-dessus de l'eau.

Ma marche matinale est une forme de prière. Balthus en prononçait une avant de se mettre à peindre, pour mieux se concentrer et faire abstraction de sa personnalité.

Le mieux, pour décrire la capitale de la Carélie, c'est de commencer par une promenade sur le boulevard de l'Onega, à l'endroit où l'élément aquatique pénètre dans la ville et lui communique son énergie. Cela en fait le lieu de prédilection de la jeunesse locale, qui s'y réunit tous les soirs d'été avec de la bière dans le but apparent de recharger ses batteries pour le restant de l'année. Au petit matin, des femmes en gilets orange fluo ramassent les bouteilles vides.

De l'avenue Lénine, je descends directement jusqu'au lac et là, je respire à pleins poumons l'odeur de l'eau. Inspiration,

1. *Balthus à contre-courant*, entretiens avec Costanzo Costantini, trad. de l'italien par Nathalie Castagné, Les Éditions Noir sur Blanc, 2001.

expiration ! Ah ! Ce que ça fait du bien ! Aucun parfum, aucune cigarette ne saurait remplacer l'air pur ! Surtout le matin de bonne heure, quand tout le monde dort encore, qu'il n'y a pas de voitures et que le vent en provenance de l'Onega a chassé les relents de la nuit. Une ultime inspiration puis j'oblique à droite. En direction de la statue de Pierre le Grand.

La promenade est dallée de trois types de pierre. En premier lieu, du quartzite framboise de Chokcha. C'est le seul endroit sur terre où l'on en trouve de cette couleur ! Cette pierre très précieuse est le matériau qui a servi, entre autres, à la fabrication du sarcophage de Napoléon I^{er} à Paris et du mausolée de Lénine sur la place Rouge, à Moscou. À Petrozavodsk, des prisonniers de guerre allemands en ont pavé l'avenue du 1^{er}-Mai. C'était, il paraît, l'avenue la plus chère du monde ! À la fin des années quatre-vingt du XX^e siècle, les dalles ont été déplacées sur le boulevard de l'Onega et l'avenue du 1^{er}-Mai asphaltée.

La deuxième sorte de pierre, c'est du granit du Ladoga. Dans différentes nuances de gris et de rouge vif, parfois avec de fines veines plus foncées, presque des veinules. En 1973, le sculpteur Boris Dioujev façonna dans ce matériau la statue de l'académicien Otto Kuusinen, qui fut le compilateur d'une nouvelle version du Kalevala et, sous Staline, le président du Soviet suprême de la République socialiste soviétique carélo-finnoise. Je passe tous les jours devant, à l'angle de l'avenue Lénine et de la rue Pouchkine.

Quant à la troisième, c'est de la diabase noire. Polie, elle ressemble à du marbre et, après la pluie, dans le granit mouillé, elle brille sur la promenade telle une incrustation d'ébène. Ou un chapelet lamaïste.

Des statues et autres œuvres d'art ponctuent le boulevard de l'Onega, cadeaux des villes jumelées avec Petrozavodsk à travers le monde. Première à venir à ma rencontre, je vois émerger de l'avant-aube (le soleil se réveille tout juste) la beauté nue aux seins ronds offerte par la ville de La Rochelle, en France. Conçue avec drôlerie, elle regarde le lac d'un œil et, de l'autre, la rue Pouchkine, parallèle au boulevard de l'Onega, comme si elle admirait l'Université de pédagogie à travers le feuillage doré. Une plaque sur la façade de

l'université informe que l'édifice, dessiné par l'architecte Rekhmoukov et construit en 1961, est classé.

Derrière la belle de France dépassent des triangles métalliques de tailles croissantes plantés dans le sol. C'est l'*Ystavyyden aalto*, d'Anna Kettunen, don de la ville finlandaise de Varkaus. Les habitants de Petrozavodsk disent, moqueurs, que cette *Vague d'amitié* en tôle argentée fait penser à la denture et au sourire de travers de Sergueï Katanadov, le gouverneur de la Carélie. Le consulat de Finlande se situe rue Pouchkine, en face du cadeau.

À quelques pas de là, l'arcade bleue (allégorie de l'unité de la Carélie) offerte par une autre ville finlandaise, Joensuu. Selon l'endroit où l'on est, on la voit en totalité ou avec le haut coupé. Les touristes aiment parader dessous en couple, main dans la main, car cela augure, à ce qu'on dit, une longue vie ensemble (cette perspective donne envie de se souler la gueule).

De loin, on peut manquer l'*Unter den gleichen Sternen*, de Rainer Kessel, le cadeau de Neubrandenburg – bof ! c'est juste un morceau de tôle concave troué –, mais de près, on s'aperçoit qu'il s'agit, en fait, d'une carte stellaire. La nuit, à ce qu'on prétend, les étoiles brillent dans les trous. Un diplomate polonais de Saint-Pétersbourg avec lequel je me promenais par là cet été y a vu, lui, des traces de balles. « Regardez ça ! Cette sculpture ressemble à un mur d'exécution », s'était-il écrié dans un éclat de rire.

En revanche, impossible de rater le *Tübinger Pflockfeld*, de Geiselhart et Vogelmann, cadeau de Tübingen, en Allemagne. Cette gigantesque construction de soixante-quatre tiges métalliques de hauteurs et de formes différentes, dans l'esprit des artistes, illustre les diverses routes de la vie. Son aspect monumental répond à l'énorme édifice de la filiale de l'Académie des sciences russe en Carélie, qu'on aperçoit plus haut (dans la trouée des bouleaux) sur la rue Pouchkine, et l'anachronisme soviétique sur le fronton du siège des scientifiques caréliens est aussi émouvant que la sculpture d'avant-garde allemande.

Si je fais un lien entre le boulevard de l'Onega et l'édifice ci-dessus, ce n'est pas sans une raison valable : en effet, ils composent à eux deux la physionomie de Petrozavodsk

vue du lac. Encore assez récemment, la ville ne pouvait contempler l'Onega que depuis les immeubles de la rue Pouchkine dont seulement un côté avait été reconstruit après la guerre ; la berge, elle, était envahie de buissons commodes *dla vypitki*, pour les beuveries. La partie est du boulevard de l'Onega a été achevée en juillet 1994, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération de la capitale de l'occupation finlandaise, et la partie ouest pour le tricentenaire de la ville, en 2003. Aujourd'hui, Petrozavodsk tourne vers l'Onega un visage marqué par la schizophrénie du temps : la Russie postmoderniste dominée par le mastoc poststalinienn.

On voit très bien de quoi je parle si l'on regarde, sur leur rocher près du rivage, *The Fishermen* offerts par la ville américaine de Duluth et, dans le même axe, sur la hauteur, la Maison de la culture physique soviétique. La sculpture de Rafael Consuegro, qui date de 1991 (le tournant de l'époque !), a inauguré la galerie d'art du boulevard de l'Onega et suscité des réactions pleines d'humour parmi la population locale. Les gens, qui prenaient les pêcheurs yankees pour des Indiens ou des *zeki*¹ de Dachau, les revêtaient de vieilles hardes. Avec en toile de fond les colonnes doriques du foyer soviétique de la force physique, les deux silhouettes rachitiques avec leurs côtes en barreaux d'acier leur paraissaient vraiment dignes de compassion.

Plus loin, le boulevard de l'Onega et la rue Pouchkine se séparent. De la promenade, on ne voit ni la Bibliothèque nationale, où je fréquente à loisir Djerjavine, Raïevski, Rybnikov et Glinka, ni la statue de bronze voisine d'Alexandre Sergueïevitch². Cependant, on peut engager une polémique à propos de la sculpture norvégienne (cadeau de Mo i Rana) qui représente un groupe de six femmes tenant un bouquet vert : faut-il y voir un symbole de la Terre Mère ou un symbole féministe ?

Et pour finir, *L'Arbre à souhaits*, d'Andersen, présent de la ville suédoise d'Umeå. Ce moignon calciné et dénudé ressemble au petit arbre d'Hiroshima qui a été planté dans le

1. Appellation des détenus dans les camps du Goulag.

2. Pouchkine.

parc Szczytnicki de Wrocław en commémoration de la bombe atomique lancée sur la ville japonaise par les Américains. Andersen avait accroché à sa sculpture des grelots dorés, mais ils ont été volés dès la première nuit. Maintenant, les habitants attachent des chiffons multicolores à ses branches dénudées (ils ont adopté la coutume bouriate) et chuchotent leurs vœux les plus secrets dans son trou en forme d'oreille – ils l'appellent « l'oreille du FSB¹ ». J'ai même vu une excursion de militaires solennels former une longue file devant elle dans un tintement de décorations.

Il est temps d'expliquer que, pendant mes balades matinales, j'accorde beaucoup moins d'attention à ces sculptures qu'elles n'en occupent dans la présente description. Je voulais simplement souligner ici le rôle des designers étrangers dans l'aspect de la *vizytnaïa kartotchka* – la carte de visite – de Petrozavodsk, comme on appelle le boulevard de l'Onega. D'ailleurs, les étrangers européens occupent une place importante dans l'histoire de la ville depuis sa naissance, mais j'y reviendrai à une autre occasion.

Le véritable objet de ma contemplation, à l'aube, ce sont l'air et l'eau. Avec leurs reflets chaque jour différents, ils donnent son ton à la journée qui s'annonce. Aujourd'hui, le ciel rougeoyait et posait des ombres mauves sur l'eau, le pavé renvoyait des reflets roses et la grande roue qui dépasse de derrière la gare portuaire dessinait une auréole noire. Les trottoirs en diabase près de l'entrée du square Pierre-le-Grand me faisaient penser à l'escalier du *Café de l'Odéon* de Balthus. Arrivé là, je fais généralement demi-tour.

Voilà ! Il m'aura fallu je ne sais combien de jours de labeur pour décrire à peine un quart de mon parcours matinal, qui me prend en tout une heure et demie. « Une vue longue d'une coudée et demie se peint parfois avec des centaines de milliers de verstes », disait Wang Wei.

Il y a une douzaine d'années, avec le soutien de l'académicien Likhatchev et du réalisateur Mikhalkov, Mikhaïl Dankov a lancé un projet de recherche sur l'*Ossoudareva Doroga*, dans

1. Le service de renseignement russe, successeur du KGB.

le cadre duquel il dirige chaque année des expéditions archéologiques et de prospection sur les traces de Pierre le Grand. Pendant ces expéditions, des volontaires venus de toute la Russie travaillent sous l'œil de spécialistes de domaines très différents. Ensuite, Dankov s'empresse de décrire leurs découvertes et de les répandre dans les médias. Une série d'articles démontrant que les frégates n'ont pas pu être traînées à travers la *taïbola*¹ de Carélie fut l'événement de la saison dernière. « C'est un mythe », affirme Micha.

– Soucieux de dissimuler aux Suédois son projet de traverser la Carélie, Pierre ordonna de tracer l'itinéraire de la voie à travers des zones peu peuplées. C'est la raison pour laquelle la Route impériale s'est imprimée dans les mémoires uniquement sous forme de légendes liées à la toponymie. Selon une croyance populaire, le mont Chtchepotev, par exemple, serait le lieu où Pierre le Grand aurait tranché en personne la tête du bombardier d'artillerie Mikhaïl Chtchepotev – qui n'était autre, soit dit en passant, que l'ingénieur en chef de la route –, pour avoir causé la mort de centaines d'hommes à la tâche sur le chantier. On devine ici cette éternelle croyance du peuple en un tsar plein de bonté entouré de méchants boyards. Or l'on sait que Mikhaïl Chtchepotev n'a pas seulement achevé la construction de la voie, mais qu'il s'est encore distingué plus tard dans de nombreuses batailles, notamment à Nöteborg et à Nienchantz, et qu'à sa mort, à Vyborg en 1706, son corps fut recouvert du drapeau de Saint-André² et transporté avec les honneurs jusqu'à Saint-Pétersbourg à bord du navire dont il s'était emparé. Chtchepotev mérite d'ailleurs un ouvrage à part. Officier et ingénieur de guerre remarquable, constructeur de vaisseaux et navigateur, il comptait parmi les plus proches compagnons de Pierre le Grand (l'un et l'autre étaient d'infatigables adorateurs de Bacchus). C'est sous son contrôle que furent construits dans les docks au bord de la rivière Svir les premiers bateaux de la flotte baltique de la Russie : le *Standard*,

1. Nom de la taïga dans la région d'Arkhangelsk, humide et marécageuse, couverte d'une forêt rabougrie.

2. Ce drapeau, une croix bleue en X sur un fond blanc, était – et est redevenu – l'emblème de la marine de guerre russe.

le *Livreur de bière*, la *Bourse*, ainsi que le *Puisoir à vin*, qui entrèrent dans les eaux de la mer Baltique le 8 août 1703. Le tsar tenait le gouvernail du *Standard* et Mikhaïl la barre du *Livreur de bière*. Quant aux frégates, ni les archives ni les études sur le terrain ne confirment leur portage à travers les boues de Carélie. Aucun érudit, que ce soit en Russie ou à l'étranger, ne peut se vanter d'avoir trouvé la moindre preuve de pareille traversée ! À l'inverse, des faits en série et de nombreux témoignages portent à croire que rien de semblable n'a eu lieu. Il est temps de ranger l'histoire des frégates parmi les mythes.

– Tu pourrais me montrer la carte de la Route impériale ?

– Hélas, non ! Je l'ai retirée de notre site Internet. Imagine-toi qu'une société de tourisme s'en était servie pour organiser des trekkings et qu'elle a même déposé le nom d'*Ossoudareva Doroga*. Des bikers russes, autant dire des fous à moto, y font maintenant du motocross. Tu peux imaginer le résultat : le sol labouré, tassé ; les traces de feux, les monceaux d'ordures... Dans pareilles conditions, plus question de rêver de poursuite des fouilles... Ce formidable vestige de la pensée de l'ingénieur, je le crains, aura bientôt totalement disparu de la surface de la terre et plus personne ne sera capable d'en résoudre les énigmes.

– Les énigmes ?

– La première, c'est la cadence extraordinaire à laquelle la Route impériale a été construite. Pour déboiser une voie de deux cent soixante kilomètres de long dans la forêt rabougrie dépeuplée de Carélie, faire basculer d'énormes rochers postglaciaires, déplacer les palplanches à travers les boues, se frayer un chemin à travers deux chaînes de montagnes dont il fallut tailler les flancs et évacuer la terre, Mikhaïl Chtchepotev n'eut besoin que de trois semaines en employant deux ou trois mille serfs. Armés uniquement de pics et de pelles, ils charrièrent plus de sept millions de mètres cubes de terre. Sans compter la construction de deux ponts flottants.

– C'est incroyable !

– Encore plus incroyable, mais vrai, c'est le rythme auquel les quinze mille hommes de Pierre le Grand parcoururent cette voie. Ils marchèrent huit jours durant, ce qui fait du trente-quatre kilomètres par jour. À l'époque, c'était un

record du monde. Il n'y a qu'à comparer avec la marche éclair de l'armée du prince John Churchill, duc de Marlborough, qui alla des Pays-Bas jusqu'en Bavière en suivant le Rhin. Le passage des deux cent cinquante mille soldats de la coalition antifranaise prit cinq semaines alors qu'ils se déplaçaient en zone habitée avec de la nourriture et du fourrage à profusion et que les charges étaient transportées par voie fluviale. Même les Allemands, en juillet 1941, ne faisaient que du vingt-cinq kilomètres par jour quand ils ont marché sur Moscou par la route de Minsk.

– Et les autres énigmes ?

– L'itinéraire de la Route impériale est mystérieux car, à l'heure où je te parle, nous ne le connaissons toujours pas en totalité. On ignore aussi pourquoi cette voie n'a pas été réutilisée. Et enfin, il y a les signes francs-maçons...

– Les signes francs-maçons ?

– Avant de se lancer dans la route, les soldats de Pierre le Grand construisirent une pyramide aux Solovki. Plus tard, sur un oukaze de Catherine II, la même pyramide fut introduite dans le blason de Povenets, là où finissait la Route impériale. Le symbole de la pyramide surmontée de l'œil omniscient figurait aussi sur l'étendard de combat du régiment Preobrajensky qui participait à la marche. Sous cet œil, Neptune, à bord d'une barque, initie Piotr Alexeïevitch aux secrets de la franc-maçonnerie. Deux ans plus tôt, l'Écossais Bruce avait créé à Moscou une loge maçonnique secrète sous le nom de « Fraternité de Neptune ». Pierre présidait souvent en personne les séances de la loge, qui avaient lieu dans la tour Soukharev.

– Dans un de tes articles, tu dis que la Route impériale était pour lui une marche sur l'Occident dans le dessein d'établir sa domination sur le Grand Nord.

– En vérité, elle symbolise les transformations qui eurent lieu tant en Russie qu'en Europe aux temps de Pierre I^{er}. Cependant, en abandonnant Arkhangelsk, au sens propre et au sens figuré – des oukazés postérieurs affaiblirent l'importance commerciale de la ville à l'embouchure de la Dvina septentrionale –, le tsar rompait avec la tradition de la Rus' de Kiev dont elle avait été l'unique port reliant le pays à l'Europe. Ce qui est remarquable aussi, c'est que le percement

de la voie à travers les boues de Carélie, le refuge des vieux-croyants¹, s'est effectué en compagnie de francs-maçons, flibustiers et spadassins venus de toute l'Europe. À peine eurent-ils débarqué sur le cap de Vardegora, dans le district de Nioukhtcha, que Gaspard Lambert de Guérin, un flibustier de Saint-Malo, tua en duel le capitaine hollandais Pieter van Paenburg. Van Paenburg était l'un des premiers capitaines de Pierre le Grand. C'est sous son commandement, en 1699, que le navire russe *La Forteresse* avait jeté l'ancre à Constantinople, chargé d'une mission diplomatique. Le Hollandais, sous l'empire de l'ivresse, y avait déclenché une fusillade si nourrie que deux femmes du harem du sultan saisies d'effroi accouchèrent prématurément. Quant à Gaspard Lambert de Guérin, il fut le premier étranger décoré de l'ordre de Saint-André – pour ses services au combat et pour l'ébauche de la forteresse Pierre et Paul –, après quoi il s'enfuit de Russie et rédigea un pamphlet contre le prince Menchikov qui eut en Europe un grand retentissement. Ah ! C'était de sacrés types ! Beaucoup d'entre eux s'inscrivirent durablement dans l'histoire de la Russie. Pour finir, la Route impériale mena l'armée russe à la prise de « la clé de la Baltique » (la forteresse de Nöteborg), grâce à la série de victoires qu'elle remporta sur Charles XII dans le conflit qui l'opposait à Pierre pour la domination du Nord. S'ensuivit une modification de l'équilibre des forces politiques sur tout le continent européen.

– Tu veux dire que cette marche de Pierre le Grand à travers la Carélie a déplacé les vecteurs du développement de l'Europe ?

– C'est bien cela !

Le bureau de Micha Dankov donne sur la place Lénine. Autrefois s'y dressait la statue de Pierre le Grand et la place s'appelait la place Pierre. Aujourd'hui, sur l'emplacement de la statue de l'empereur de toutes les Russies, le camarade Lénine est penché par-dessus une tribune de pierre, tenant sa chapka à la main. Le granit dont est fait le chef de la

1. Membres d'une secte qui se forma à la suite des réformes introduites dans l'Église orthodoxe russe en 1653 par le patriarche Nikon.

Révolution était extrait par des prisonniers sur l'île de Golets. Dankov se bat depuis des années pour obtenir le retour de l'empereur dans son ancien site et la restitution de son ancien nom à la place. Pour le moment, sans succès ! Le gouverneur Sergueï Katanandov avance comme arguments qu'il y a encore des communistes en vie et que l'opinion publique ne s'intéressera pas au retour de Pierre le Grand sinon pour s'exciter : « Ils nous ont piqué notre Oulianov ! » Nonobstant, Micha ne se décourage pas :

– Les bolcheviks finiront bien par tous mourir un jour, non ?

L'histoire des pérégrinations de la statue de Pierre le Grand dans Petrozavodsk frise le genre littéraire « *fantasy* de voyage ». Son dévoilement avait été prévu pour le deux centième anniversaire de la naissance du tsar (le 30 mai 1872), sur la place Ronde rebaptisée pour la circonstance place Pierre. À l'époque, cette place était le nombril de la ville. Cependant les choses n'avancèrent pas comme on l'avait souhaité – les caisses de l'État étaient vides –, et le jour dit, il fallut se contenter d'un « sarcophage » de pierre portant une plaque commémorative (avec deux pièces d'or et seize roubles-argent), et d'une exposition de la maquette de la statue à l'échelle 1/4 dans le palais du gouverneur. La cérémonie du dévoilement eut finalement lieu le 29 juin 1873, le jour de la Saint-Pierre-et-Paul. Avant la révolution, la Saint-Pierre-et-Paul était la principale fête de la ville.

La population des environs se rendit en masse à Petrozavodsk pour les festivités. Les dignitaires arrivèrent de la capitale à bord du *Tsar*, et les chœurs du régiment Preobrajensky à bord de la *Tsarine*. Une procession, le carillon de toutes les cloches de la ville et une parade militaire signalèrent le début des célébrations. Après une salve de trente et un coups de canon, la statue de bronze de Pierre le Grand (exécutée d'après un projet de l'académicien Schreder) apparut sur son socle de granit du Ladoga aux yeux du public ému. « Beaucoup avaient les larmes aux yeux », put-on lire le lendemain dans le journal local. Le photographe Monstein prit des photos. On inaugura également, dans le palais du gouverneur, une exposition des souvenirs du séjour de Pierre le Grand dans la province d'Olonets. Un éditeur publia pour